

Capítulo 6

Línguas de especialização: traços e finalidades



Du tournant discursif des années 1980 à la part culturelle du langage au travail: contribution à l'histoire du "français instrumental"

Sophie Moirand
Université Sorbonne Nouvelle (Cediscor-Syled)

Resumo: O presente artigo traça a história dos discursos mantidos em situação profissional, tal qual a autora a vivenciou, desde o desenvolvimento do francês experimental na América Latina até as concepções atuais, em que o aspecto cultural da linguagem começa a ser amplamente levado em conta nas análises. Essa evolução explica-se não somente pela virada discursiva dos anos 1980, e depois pela etnográfica e/ou etnometodológica dos anos 1990, mas também pela transformação profunda do aspecto linguageiro do trabalho, devido às inovações tecnológicas e aos efeitos da globalização.

Palavras-chave: Inglês língua franca, discursos em interação, discursos especializados, francês funcional, francês instrumental, linguagem do trabalho, aspecto cultural da linguagem.

Résumé: Cet article retrace l'histoire, telle que l'auteure l'a vécue, depuis le développement du français expérimental en Amérique latine jusqu'aux conceptions actuelles des discours tenus en situation professionnelle où la part culturelle du langage est désormais largement pris en compte dans les analyses. Cette évolution s'explique non seulement par le tournant discursif des années 1980, puis le tournant ethnographique et/ou ethnométhodologique des années 1990, mais également par la transformation profonde de la part langagière du travail, due aux innovations technologiques et aux effets de la mondialisation.

Mots-clés: Anglais lingua franca, discours en interaction, discours spécialisés, français fonctionnel, français instrumental, langage au travail, part culturelle du langage.

Je rappellerai en prologue à cette intervention l'histoire, telle que je l'ai vécue, du "français instrumental" en Amérique latine, une vision vue de France de cette histoire.

C'est du milieu des années 1970-1980 que l'on peut dater, il me semble, le développement sans précédent en Amérique latine d'une coopération franco-latino-américaine autour du français instrumental, courant qu'on a tenté alors d'assimiler en France à ce qu'on a appelé "*l'enseignement fonctionnel du français*". Terme que récusait beaucoup d'universitaires latino-américains, tel Gerardo Alvarez, lors d'une Table ronde du Colloque sur "*L'enseignement fonctionnel du français dans les pays d'Amérique latine*", organisé à Mexico en 1978¹.

Ainsi, disait Alvarez:

il est sain de concevoir l'apprentissage d'une langue seconde comme un instrument. Un instrument pour l'information dans le cas des universitaires. Un instrument pour l'élargissement de la culture. Un instrument pour la formation personnelle, pour l'enseignement esthétique ou tout ce qu'on veut. Mais, essentiellement, un instrument. (Actes du colloque sur *L'enseignement fonctionnel du français...*, transcription, p. 34)

et m'interpellant quelques instants plus tard lors de cette table ronde (à laquelle je participais) à propos de l'approche communicative-fonctionnelle, que je défendais:

nous, dans notre situation latino-américaine, on s'intéresse à un type particulier d'enseignement fonctionnel du français qu'on peut appeler français instrumental ou français n'importe comment, mais qui est celui que doivent utiliser les étudiants universitaires [...] on se dit, on n'a pas peur de le dire, c'est surtout la communication écrite,

1 Italo Caroni représentait l'USP et Bernard Aubert, alors en poste au Brésil, était coordinateur des "opérations de français instrumental". Étaient également représentées les universités de Recife et de Rio, entre autres.

c'est surtout la compréhension des textes [...] on peut développer des méthodologies nouvelles d'accès aux textes écrits, de compréhension de textes écrits, et c'est cela que, en général, on recherche dans les pays latino-américains. (*ibidem*, p. 42-43).

Alvarez parlait de son expérience à l'université de Concepción au Chili, et de la demande des étudiants eux-mêmes d'accéder à la compréhension de textes en langue étrangère. Il rappelait également la demande insistante et ancienne des étudiants chiliens de français "général", qui désiraient savoir ce qui se passait dans les autres pays d'Amérique latine, ce dont les journaux chiliens ne parlaient pas... d'où le désir de lire et comprendre la presse francophone.

Depuis, les temps ont changé, les contextes politiques aussi. On assiste à la mondialisation des échanges dans le monde des entreprises comme dans celui de la recherche. On accède à l'information scientifique par l'internet et les sites des revues en ligne. On peut traiter de grands corpus grâce aux nouvelles technologies². On aurait pu penser que l'intercompréhension entre langues et cultures serait facilitée grâce au développement de l'anglais *lingua franca*. Mais n'est-ce pas un leurre que d'y croire encore, comme le démontre G. Tréguer-Felten 2009 (voir *infra*)³? Je retracerai ici quelques évolutions remarquables, vues d'Europe: le tournant discursif des années 1980-1990, le tour ethnométhodologique des années 1990, la part culturelle du langage au travail, avant de m'interroger sur une vision "repensée" du français instrumental.

1. Les apports du français instrumental

Dès le milieu des années 1970 donc, et à la suite du colloque de Mexico de 1978, qui a donné lieu à la création des SEDIFRALE, rencontres régulières des enseignants de français des pays d'Amérique latine, il s'est manifesté une volonté (politique de la part de la France) de promouvoir les cours

2 Comme le font Angela Chambers en Irlande (Chambers et Rostand (éds.), 2005), Giovanni Parodi au Chili (Parodi (éds.), 2007), l'équipe Lidilem à l'université Stendhal – Grenoble 3, le centre de textométrie de l'équipe Syled à l'université Sorbonne nouvelle – Paris 3, par exemple.

3 On a bien vu lors de la réunion du dernier Comité pour les Jeux Olympiques de 2016 combien la délégation brésilienne a marqué des points... en s'exprimant en quatre langues (l'anglais, l'espagnol, le français et le portugais).

d'entraînement à la lecture de textes spécialisés en français ainsi que des programmes de formation. Les Services pédagogiques puis les Bureaux d'Action linguistique des Ambassades servaient alors de relais.

Denis Lehmann, lui aussi présent à Mexico en 1978, cite, dans son ouvrage *Objectifs spécifiques en langue étrangère*, ces programmes sur trois ans où alternaient séminaires de formation sur place et bourses d'études en France pour les enseignants universitaires, programmes qui prévoyaient également des dotations d'ouvrages, en particulier de sciences humaines, pour les bibliothèques des universités participantes. Car ce sont en effet les recherches francophones en sciences humaines (y compris les sciences économiques et sociales) qui étaient majoritairement demandées (on le sait au Brésil depuis la création de l'USP), et qui ont contraint à élaborer une méthodologie remettant en question les notions de langue de spécialité et de vocabulaires spécialisés.

C'est cependant le français instrumental, tel qu'il se développait en Amérique latine, et notamment au Brésil, qui avait permis de démontrer:

– que la fréquentation des textes spécialisés permettait de s'approprier la langue, sans passer par l'apprentissage de listes de mots et de structures grammaticales spécifiques des langues de spécialité;

– que la possibilité de “penser” une méthodologie de l'accès au sens des textes remettait en question la notion de vocabulaires spécialisés, lesquels étaient, entre langues romanes, et surtout à l'écrit, majoritairement “transparentes”.

C'est donc tout naturellement que j'ai suivi cette expérience latino-américaine, au travers de rencontres avec des collègues du Brésil et d'Argentine, qui venaient participer à des formations à la Sorbonne nouvelle ou au Credif (ENS de Saint Cloud), et grâce aux efforts de responsables français, Vincent Orssaud en Argentine, et Bernard Aubert au Brésil (entre autres). Mais déjà se profilaient en Europe d'autres demandes concernant la langue au travail.

2. Le tournant discursif des années 1980-1990

En Europe, dès la fin des années 1980, sont apparues d'autres demandes que celles d'étudiants ou de chercheurs conduits à lire/comprendre des textes scientifiques en langue étrangère: celles d'étudiants, de professionnels ou de personnes conduits à se déplacer ou à partir à l'étranger, ou conduits à

travailler en langue étrangère dans leur pays, en particulier dans des entreprises multinationales. C'est ainsi qu'on a assisté à un déplacement des objets d'étude et d'enseignement.

Face à ces nouvelles demandes sociales, il a fallu tenir compte de la diversité des situations qu'un professionnel peut rencontrer et de la diversité des genres auxquels il peut être exposé et conduit à participer. On étudie désormais les usages que l'on fait d'une langue (ou de plusieurs) dans une situation X, à l'intérieur d'un domaine professionnel Y, et compte tenu du genre attendu dans la culture Z. Ce qui conduit à prendre en compte le degré de spécialisation attendu dans le domaine professionnel, qui n'est pas de même nature en astrophysique et en histoire de l'art, en informatique et dans le domaine du tourisme, ni même à l'intérieur d'un même domaine.

Ainsi, si les discours de recherche sont l'expression langagière des démarches cognitives des spécialistes, qu'on peut penser identiques à travers le monde, nombre de situations de travail mettent en jeu des interactions entre experts et novices (clients, stagiaires, etc.), par exemple dans le conseil en informatique, dans l'aide en ligne, dans les métiers du tourisme ou de la santé et même du commerce. Ce qui contraint le professionnel à utiliser et à comprendre le langage de l'autre et à adapter son langage aux contraintes d'une communication asymétrique. Les scientifiques eux-mêmes sont aujourd'hui conduits à participer, outre à la production de connaissances, à des opérations de diffusion, vulgarisation, divulgation, promotion, valorisation de leurs travaux (Moirand, 1990; 2006).

Ainsi un professeur de médecine étranger "invité" dans un centre hospitalo-universitaire parisien participe à des interactions verbales très diversifiées (et souvent en situation exolingue):

- avec ses pairs, en français et en anglais lors de réunions de travail, de colloques, dans des articles et par courrier ou courriel;
- avec les différents personnels de l'hôpital, y compris de plus en plus avec du personnel non natif;
- avec les malades et leur famille (qui ne sont pas tous francophones);
- avec les institutions de rattachement et les institutions de financement de l'hôpital et/ou de l'université, avec des laboratoires pharmaceutiques et des fournisseurs;

– avec des étudiants en médecine, français et étrangers (cours en présence, cours en ligne à distance, forums d'échanges, courriers électroniques, entretiens en face à face...);

– avec la presse parfois et les médias, et tous les canaux qui participent à la valorisation soit de ses travaux, soit de l'hôpital, soit des formations universitaires dans lesquelles on enseigne.

On entend désormais par *discours spécialisés*: des discours contraints par une situation d'énonciation, que l'on peut rapporter à un lieu social professionnel, et qui supposent la transmission ou l'échange d'informations ou de connaissances théoriques ou pratiques, déclaratives ou procédurales, voire expérientielles, entre des énonciateurs ou des interactants qui ont un statut socioprofessionnel ou une position sociale définis et dont le message a une visée pragmatique précise. On peut alors tenter de définir ce qu'on entend par *une compétence langagière professionnelle*: la capacité à savoir reformuler ce qu'on dit et ce qu'on entend, à expliciter ce qu'on fait et pourquoi on le fait ainsi, en fonction des démarches, des scripts et des praxéogrammes propres aux activités de la profession. C'est ainsi qu'on a assisté, en France, au "*tour ethnolinguistique*" de l'analyse du discours⁴, tour ethnolinguistique qui s'appuie sur les notions de *genre de discours* et de *communautés discursive*, et qui a été à l'origine de nouvelles pratiques dans l'enseignement des langues étrangères sur objectifs spécifiques.

3. Le tournant ethnographique / ethnométhodologique des années 1990

En Europe du Nord, un tour davantage marqué par l'ethnographie de la communication (Hymes, Gumperz) et l'ethnométhodologie (Garfinkel) était déjà amorcé, privilégiant des objets d'étude *ad hoc*: *le dialogal et l'oral en interaction* (dilogues, trilogues et polylogues) et *l'observation des acteurs sociaux en situation de travail*. Or observer les activités langagières d'acteurs "situés" contraint à repenser la formation en langue étrangère comme en langue maternelle.

4 Comme dit le titre d'un article de D. Maingueneau dans un numéro de *Langages* en 1992, numéro paradoxalement consacré à l'écrit, coordonné par J.-C. Beacco, et dans lequel on trouve également des contributions de M.-J. Coracini, O. Régent, et B. Spillner, etc., qui portent sur des discours de spécialité.

Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui, avec le langage, au travail? Ce qui semble indispensable dans le monde actuel, c'est de savoir "traiter de l'information", et en particulier, savoir la traiter lorsqu'elle arrive dans une langue, et qu'il faut la reformuler dans une autre langue, ou encore qu'elle arrive par le canal de l'écrit (le courrier, l'internet, le courriel par ex.) et qu'il faut la reformuler oralement, voire au téléphone (et *vice-versa*) – on imagine facilement d'autres combinaisons!

Cela rejoint les conclusions des travaux du Réseau "Langage et travail" du CNRS. Ce groupe n'étudie pas les échanges exolingues, mais a centré ses observations sur la parole au travail, observations qu'on pourrait aisément transposer à des situations où une langue étrangère intervient. Ils ont fait l'objet d'une synthèse, dont le titre illustre un certain déplacement de l'objet d'étude, *le langage* (ce qui inclut les activités non verbales), et les sous-titres celui des objets de recherche: *communication, cognition, action* (Borzeix e Fraenkel, 2001).⁵

Leur constat, c'est celui de la transformation profonde du travail, en raison des innovations technologiques, de la tertiarisation des emplois, des effets de la mondialisation et de l'organisation nouvelle des entreprises. L'hypothèse, c'est que ces changements entraînent de profondes transformations du langagier à tel point qu'on pourrait inverser le "quand dire c'est faire" (de Austin) en "quand faire, c'est dire" (*ibidem*: 39). Dans les sociétés développées actuelles, de plus en plus d'acteurs sociaux sont en effet payés pour parler, pour lire, pour écouter. On pourrait ajouter à ce constat que "la part langagière" du travail s'effectue de plus en plus fréquemment dans une autre langue que la sienne.

Si l'on observe en effet ce que font les acteurs sociaux avec le langage "au travail", on découvre de nouvelles formes de collaboration et de travail en équipes, en présence ou à distance, avec l'utilisation des nouvelles technologies: par exemple, les conseils ou guidages à distance dans les centres d'appels, les échanges entre filiales et sous-traitants, etc. On perçoit à quel point le langage est indispensable pour assurer la coopération entre acteurs

5 Ils annonçaient déjà l'arrivée du tour praxéologique d'une analyse du langage au travail évoluant entre sociolinguistique et analyse du discours (Boutet, 2002) et des travaux d'analyse du discours qui répondent à une demande sociale (voir par ex. Cislaru, Pugnère-Saavedra et Sitri eds, 2008 et le colloque international organisé à Paris sur ce thème par le Cediscor-Syled en novembre 2008, en cours de publication).

au travail à travers des activités comme *informer, rendre compte, prescrire, vérifier, remémorer, expliquer, justifier, argumenter, programmer l'action* et *décider à plusieurs*. On voit enfin combien le travail en collaboration est une nécessité lorsqu'on est en situation d'urgence et que le langage doit rendre compte des risques qu'on prend (Vergely, éd. 2008).

On résumera brièvement, à titre d'exemple, les observations effectuées sur la part de l'écrit "au travail":

– Les usages de la lecture au travail s'avèrent différents de ceux du livre, qui demande une lecture concentrée, continue, coupée du monde. Au travail, on lit dans un environnement parfois bruyant, à voix haute souvent et pour quelqu'un en face de soi ou au téléphone, ce qui est écrit par exemple sur l'écran de son ordinateur de travail. Certains écrits nécessitent un simple balayage, d'autres une focalisation attentive sur des points précis, d'autres une lecture intégrale;

– De nombreux écrits sont le résultat d'écritures collectives (les cahiers de liaison, par exemple) ou le résultat de chaînes d'écriture dans lesquelles interviennent successivement différents rédacteurs et/ou traducteurs (les textes juridiques, les brochures d'entreprise, les guides, et les chartes éthiques des multinationales – comme le montrent les travaux de G. Tréguer-Felten que j'évoquerai *infra*).

De fait, on ne peut plus séparer désormais "genres de l'écrit" et "genres de l'oral": un exposé est écrit avant d'être dit et résumé sur un écran en même temps; une interaction de service au téléphone suit l'ordre imposé d'une fiche imprimée lue sur un écran (Moirand, 2003).

Si, comme le dit Bakhtine (Bakhtine, 1984), "*chaque sphère de l'activité humaine comporte un répertoire de genres*", il est normal que de nouvelles activités, de nouveaux supports, de nouveaux canaux entraînent une recomposition des *genres* et du *répertoire générique* des acteurs sociaux. Ce qui constitue en soi un objet de formation, donc un objet de recherche, indispensable aux comparaisons interdiscursives entre langues et cultures différentes (von Münchow et Rakotonoelina, 2001). Ce qui devrait permettre *un renouveau de la linguistique appliquée*, comme le propose par ailleurs L. Mondada (Mondada, 2006) à propos des "interactions en situation de travail" dans un numéro de la *Revue française de linguistique appliquée*, qui fait le point sur l'abondante littérature internationale consacrée aux "parlers institutionnels en interaction" (*Institutional Talk-in-interaction*) et aux

Workplace Studies. Mais 85% des articles et des références de ce numéro sont en anglais, ce qui conduit à s'interroger sur les effets d'une langue de communication commune dans les mondes professionnels et scientifiques.

4. La part culturelle du langage au travail

En ce début de XXI^e siècle, l'utilisation de l'anglais dans le monde professionnel et le monde scientifique peut inciter à considérer que "la globalisation" est aussi à l'œuvre dans le domaine linguistique:

Ainsi, il est de plus en plus fréquent pour une multinationale dont le siège est en France de promouvoir l'anglais au rang de "langue officielle du Groupe", le plus souvent en parallèle avec le français, mais occasionnellement en lieu et place de ce dernier. Dictée par la nécessité pour les employés de communiquer entre eux quelles que soient leur nationalité et leur langue maternelle, cette mesure est généralement vue sous un jour positif: l'anglais est le "dénominateur commun" qui permet aux employés de toutes les nationalités de se comprendre. Mais, jusqu'à quel point se comprennent-ils? (Moirand et Tréguer-Felten, 2007: 19)

Jusqu'à quel point en effet une langue peut-elle servir de "dénominateur commun"? Telle est la question que l'on se pose en ce début de XXI^e siècle...

S'agit-il du même "anglais"? s'est ainsi demandé Geneviève Felten, qui a comparé des brochures d'entreprises multinationales chinoises et françaises écrites en anglais, et qui a finalement démontré combien la rhétorique à l'œuvre dans les textes anglais de brochures d'entreprises chinoises et françaises est influencée par la culture d'origine des scripteurs. Ce qui l'a conduite à s'interroger sur "*la part culturelle du langage*", en procédant à une approche contrastive des versions anglaise et française de la charte éthique du Groupe Lafarge, entreprise multinationale française, chartes proposées en parallèle au personnel disséminé dans le monde et au grand public sur le site internet de l'entreprise (*Nos principes d'Action/ Principles of Action*).

Au terme d'une analyse complexe, mêlant l'analyse des deux versions, que la direction avait voulues identiques, et des aller-retours entre elles et les documents de travail les ayant précédées (il s'agit là de chaînes d'écriture

collective dans les deux langues), G. Felten conclut que les textes donnent à voir *deux univers professionnels différents* et que ce sont *les langues utilisées, vecteurs des cultures des scripteurs, qui sont à l'origine de ces différences*, parce que la dimension culturelle est indissociable du fonctionnement linguistique et discursif. Comme le montre Philippe d'Iribarne, qui propose une approche interprétative de la culture (d'Iribarne, 1994; 2009, par exemple), que G. Felten a articulée avec une analyse linguistique du discours, les conceptions du "bien vivre ensemble" se manifestent différemment dans les usines nord-américaines, françaises et néerlandaises d'un même groupe français.

Ce sont ces "cultures de travail" que F. Moulhon-Dallies prend en compte dans ses propositions pour *Enseigner une langue à des fins professionnelles*, se référant elle aussi à Ph. d'Iribarne: cultures "nationales" du travail, "*transversales aux différentes branches d'activité*", elles sont

d'autant plus difficiles à saisir et à transmettre qu'elles se logent souvent dans les aspects les plus informels de l'organisation du travail (coups de téléphone impromptus, pauses déjeuner, etc.). (Mourlhon-Dallies, 2008: 103).

On sait par ailleurs, malgré l'universalité de la science, combien la rhétorique des articles scientifiques en anglais, lorsqu'ils sont écrits par des anglophones natifs, n'a pas grand-chose à voir avec la rhétorique des articles écrits en français, et d'une manière générale en langue romane, en particulier dans le domaine des sciences humaines et sociales. D'où il ressort qu'il vaut mieux souvent écrire dans sa propre langue qu'écrire dans une autre langue qui ne sera jamais ce que les natifs en attendent. En revanche, savoir se servir des langues étrangères pour avoir accès à l'information scientifique et pour pouvoir participer aux échanges entre spécialistes (en face à face ou à distance) devient une nécessité, qu'on ne peut contourner. Ce qui repose la question de la langue comme instrument... au sens d'Alvarez (voir *supra*), ou plutôt du "discours" comme "instrument".

5. Un nouveau paysage pour le français instrumental?

On ne peut que constater à quel point le paysage a changé en ce début de XXI^e siècle. Les nouvelles technologies permettent de diffuser rapidement des connaissances scientifiques en train de se faire et des résultats provisoires, de discuter alors à distance avec des spécialistes d'autres pays et d'autres

cultures (forums, courriels, etc.), voire de travailler à distance sous forme de visio-conférences (désormais utilisées, entre autres, pour le recrutement des enseignants ou des chercheurs), ce qui conduit à des échanges multilingues, à l'oral comme à l'écrit. Elles conduisent à s'interroger sur la construction des savoirs et leur diffusion, sur la production scientifique et son expertise et son exploitation, et pas seulement sur l'accès aux discours "sources" ou "premiers", ceux des revues primaires, dont la rhétorique, dictée par les normes de la science "reconnue", reste soit étroitement liée à la culture et à la langue du chercheur, soit calquée sur la rhétorique d'une langue dominante.

Comme le dit L. Mondada (Mondada, 2005: 15):

le savoir scientifique n'est pas l'œuvre d'individus isolés, mais de laboratoires ou d'équipes où interviennent des modes complexes d'organisation et de distribution du travail intellectuel.

Or, de plus en plus souvent, les équipes sont multinationales et s'organisent en réseaux qui travaillent ensemble à travers le monde. Ainsi, un chirurgien francophone est connecté à distance par visio-conférence à un expert, avec lequel il interagit en anglais sur ce qu'il est en train de faire lors d'une opération, mais il parle en allemand, la langue du pays où il se trouve, avec l'équipe médicale de la salle d'opération, et il s'énerve et il jure... en français.

L. Mondada (*ibidem*) donne plusieurs exemples d'analyses d'interactions, qui ont été minutieusement observées, et qui se déroulent généralement en plusieurs langues (l'anglais, le français et l'allemand, langues qu'elle pratique elle-même). Par exemple:

– Une équipe de chirurgiens dans un hôpital français organise des réunions par visioconférence, pendant lesquelles des cas cliniques difficiles sont discutés par d'autres équipes connectées depuis plusieurs hôpitaux européens (Strasbourg, Bruxelles, Toulouse, Bâle, Fribourg en Allemagne), ce qui permet de développer une "expertise de pointe" en Europe

– Un atelier international sur l'écologie de la montagne réunit pendant plusieurs jours des spécialistes d'une soixantaine de pays et de différentes disciplines, afin de mettre sur pied un programme de recherche sur les aires montagneuses.

De ces observations sur le fonctionnement du langage au travail, on peut retenir que les corpus recueillis de textes spécialisés (archives qu'on peut facilement réunir à grande échelle) ont intérêt à être complétés par l'accès à ces "documents" intermédiaires afin de mieux étudier les procédés au travers desquels se construit le travail scientifique, dont les textes publiés ne sont que les points d'arrivée. Ce qui conduit à analyser les genres de l'internet (Mourlhon-Dallies, Rakotonoelina e Reboul-Touré, 2004) et à entraîner les étudiants à utiliser les banques de données (Cislaru, Claudel et Vlad, 2009), puis à participer à ces réunions *in situ* (colloques, ateliers ou réunions d'équipe), organisées de plus en plus souvent à distance (forums, groupes de discussion, visio-conférences, etc.), et qui font partie de la construction des savoirs et du travail en collaboration.

Quant à la compréhension de l'écrit (Blondel et Develotte, 2005; Klett, Pastor et Sibaldi, 2006; Vandertrope, 1999, par ex.), instrument aujourd'hui indispensable des universitaires mais aussi de nombreux professionnels, elle s'inscrit de plus en plus souvent dans cette multimodalité des échanges. Elle reste également à "re-penser" non seulement en fonction de l'accès aux répertoires électroniques des bibliothèques, des revues, des organes de presse mais aussi à travers l'utilisation des métadonnées et des descripteurs: c'est en effet une "démarche hypertextuelle" qui se met en place, c'est-à-dire, comme le dit Brunet (Brunet, 1997), une démarche dans laquelle l'esprit humain superpose à *l'enregistrement horizontal de la lecture*, telle qu'on la conçoit habituellement, *la grille verticale de la mémoire* (donc de la culture) ici facilitée par les liens qui se tissent à travers les données auxquelles on accède.

S'approprier les pratiques langagières des acteurs sociaux implique de prendre en compte les observations des recherches qui se sont développées ces trente dernières années. Procéder à des études contrastives de discours produits dans des situations identiques permet de mettre au jour des spécificités difficilement perceptibles dans un contexte unilingue: on entre dans des problèmes de formulation représentatifs d'une certaine vision du monde, dont les locuteurs natifs n'ont pas nécessairement conscience. Et contrairement aux représentations des discours professionnels, scientifiques ou techniques, qui circulent trop souvent encore, *les discours produits en situation de travail cristallisent, davantage que ceux produits en d'autres lieux de langage, les relations entre langues, cultures et sociétés*. Parce qu'il existe, semble-t-il, une *culture discursive* (von Münchow, 2008), qui "résiste" à une mondialisation du travail visant à effacer les cultures nationales liées aux langues du monde.

Références bibliographiques

- Bakhtine M. (1984). "Les genres du discours" in *Esthétique de la création verbale*. Paris: Seuil, p. 263-308.
- Blondel E. et Develotte C. (2005). "Enseignement d'une nouvelle compétence méta-discursive à l'Université: la lecture "revisitée" par l'analyse du discours" in Simon J.-P. e Grossmann F. (éds.). *Lecture à l'université*. Berne: Peter Lang, p. 255-270.
- Borzeix A. et Fraenkel B. (éds.) (2001). *Langage et travail. Communication, cognition, action*. Paris: Éditions du CNRS.
- Boutet J. (2002). "La part langagière du travail. Bilan et perspectives", *Langage & Société* n° 98. Paris: Éditions de la Maison des sciences de l'homme, p. 17-42.
- Brunet E. (1997). "Les liens hypertextuels ou abondance de liens ne nuit pas", *Lexicometrica* n° 0, en ligne.
- Chambers A. et Rostand S. (éd.) (2005). *Le corpus Chambers-Rostand de français journalistique*. Available at the Oxford Text Archive. University of Oxford: www.ota.ox.ac.uk/texts/2491.html
- Cislaru G, Pugnière-Saavedra F. et Sitri F. (éds.) (2008). "Analyse du discours et demande sociale", *les Carnets du Cediscor* n° 10. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle.
- Cislaru G., Claudel C. et Vlad M. (2009). *L'écrit universitaire en pratique*. Bruxelles: de Boeck.
- d'Iribarne Ph. (1994). "Cultures nationales et conceptions du travail" in Coster M. et Pichault F. (éds.) *Traité de sociologie du travail*. Bruxelles: de Boeck Université, p. 103-113.
- d'Iribarne Ph. (2009). *L'épreuve des différences. L'expérience d'une entreprise mondiale*. Paris: Seuil.
- Klett E., Pastor R. et Sibaldi N. (éds.) (2006). *Lectura en lengua extranjera: una mirada desde el receptor*. Tucumán, Centro de estudios interculturales.
- Lehmann D. (1993). *Objectifs spécifiques en langue étrangère*. Paris: Hachette, collection F.
- Lehmann D., Moirand S., Mariet F. et Catalan R. (1979). *Lire en français les sciences économiques et sociales*. Paris: Didier/CREDIF – ENS de Saint Cloud.
- L'enseignement fonctionnel du français dans les pays d'Amérique latine* (1978). Colloque organisé à l'UAM-Xochimilco. Mexico: Services pédagogiques de l'Ambassade de France (publication gratuite).

- Maingueneau D. (1992). “Le “tour” ethnolinguistique de l’analyse du discours”, *Langages* n° 105, p. 114-125.
- Moirand S. (1990). “Régularités et variabilités des discours de la médecine”, *The ESpecialist* n° 11-1. São Paulo: Université PUC, CEPRIL, p. 1-25.
- Moirand S. (2006). “La divulgación de la ciencia y la técnica: ¿Nuevos modelos para nuevos objetos de estudio?”, *REVISTA SIGNOS* n° 39-61. Pontificia Universidad Católica de Valparaíso, versión impresa p. 231-258, versión on-line: www.scielo.cl/signos.htm.
- Moirand S. et Treguer-Felten G. (2007). “Des mots de la langue aux discours spécialisés, des acteurs sociaux à la part culturelle du langage: raisons et conséquences de ces déplacements”, *Asp (Anglais de spécialité)* n° 51-52, p. 7-34.
- Mondada L. (2005). *Chercheurs en interaction. Comment émergent les savoirs*. Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes.
- Mondada L. (éd.) (2006). “Interactions en situation de travail”, *Revue française de linguistique appliquée* n° XI-2, en ligne sur [Cairn.org](http:// Cairn.org).
- Mourlhon-Dallies F. (2008). *Enseigner une langue à des fins professionnelles*. Paris: Didier.
- Mourlhon-Dallies F, Rakotonoelina F et Reboul-Touré S. (éds.) (2004). “Les discours de l’internet: nouveaux corpus, nouveaux modèles”, *Les carnets du Cediscor* n° 8. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle.
- von Münchow P. et Rakotonoelina F. (éds.) (2006). “Discours, cultures, comparaison”, *les Carnets du Cediscor* n° 9. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle.
- von Münchow P. (2008). *De la grand messe du 20 heures à la bible des parents: un parcours de recherche en linguistique du discours comparative*. Dossier d’habilitation à diriger des recherches, Université Sorbonne Nouvelle.
- Parodi G. (éd.) (2007). *Lingüística de Corpus y Discursos Especializados: Puntos de Mira*. Ediciones Universitarias de Valparaíso, Pontificia Universidad Católica de Valparaíso.
- Tréguer-Felten G. (2007). *Le leurre de l’anglais lingua franca. Une étude comparative de documents professionnels produits en anglais par des locuteurs chinois, français et nord-américains*. Thèse pour le doctorat en sciences du langage, Université Sorbonne nouvelle – Paris 3, Cediscor-Syled.
- Vandertope Ch. (1999). *Du papyrus à l’hypertexte. Essai sur les mutations du texte et de la lecture*. Paris: la Découverte.

Vergely P. (éd.) (2008). “Le risque du langage en situation de travail”, *Langage & Société* n° 125. Paris: Éditions de la maison des sciences de l’homme.

Sophie Moirand, docteure en linguistique et docteure d’État ès-lettres et sciences humaines, est actuellement professeure de linguistique générale et appliquée. Après avoir enseigné le français comme langue étrangère au Centre de linguistique appliquée de Besançon, elle a été assistante à l’université Paris 8 – Vincennes, avant d’être nommée à l’université Sorbonne nouvelle – Paris 3. Ses recherches ont porté, entre autres, sur la compréhension de l’écrit et l’enseignement de la communication (*Situations d’écrit*, Clé international, 1979 et *Enseigner à communiquer en langue étrangère*, Hachette, 1981) ainsi que sur les discours de spécialité et la lecture de textes spécialisés. Elle s’est ensuite orientée vers l’analyse du discours (*Une histoire de discours*, Hachette, 1988), ce qui l’a conduite à créer à l’université Sorbonne nouvelle le Centre de recherche sur les discours ordinaires et spécialisés (CEDISCOR) ainsi qu’une collection *Les carnets du Cediscor* aux Presses Sorbonne Nouvelle. Ses travaux ont alors porté sur l’analyse des discours scientifiques, didactiques et médiatiques (voir par exemple, *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*, Presses Universitaires de France, 2007, réédition 2008).